

GERTRUD VON LE FORT ET «BLANCHE DE LA FORCE»

par

Eléonore von LA CHEVALLERIE

C'est le mérite de Gertrud von le Fort d'avoir tiré de l'oubli le sort des seize Carmélites de Compiègne martyrisées sous la Révolution française. La pièce de théâtre de Bernanos, l'opéra de Poulenc, le film et l'adaptation télévisée, tout cela est basé sur la nouvelle de Gertrud von le Fort. D'ailleurs c'est Albert Béguin qui a inventé le titre *Dialogues des Carmélites*, Bernanos dans son cahier avait retenu le titre original *La Dernière à l'Echafaud*. Le livre de Gertrud von le Fort fut publié en 1931 mais dès 1930 l'histoire des Carmélites a été imprimée dans le magazine *Hochland*.

Cependant le point de départ n'était pas le sort des seize Carmélites mais le personnage de Blanche comme incarnation de toutes les angoisses de l'époque. Il faut se rappeler la situation des années 20 de notre siècle : les conséquences de la guerre perdue entraînant la misère et la faim, le choc de la révolution russe et du massacre du Tsar et de sa famille, les combats de rue, les nationaux-socialistes en marche. Le désespoir et la crainte régnaient partout. Il n'y avait pas d'avenir. Cette situation qui provoquait un sentiment d'insécurité totale poussa Gertrud von le Fort à créer ce personnage timide et craintif de Blanche. C'est par hasard qu'elle trouva une note sur le martyre des Carmélites de Compiègne dans un livre sur des ordres religieux. Voilà l'habit et le milieu pour sa Blanche.

A l'occasion des conférences que Gertrud von le Fort faisait sur ses livres en Allemagne en 1934 elle déclarait : "Le livre fut conçu quand nous autres Allemands - et probablement d'autres dans le monde entier -

nous rendions compte que la terre se mettait à trembler sous nos pieds”. Blanche demande toujours : “L’escalier ne va-t-il pas glisser ? Les gens ne vont-ils pas nous faire du mal ?” On se souvient des combats de rue provoqués par les nazis que Gertrud von le Fort avait vus à Munich, et dans une lettre au professeur Martin Rade de Marbourg elle s’exprime plus nettement : “nous avions le pressentiment d’une menace profonde contre nos valeurs chrétiennes qui ne venait pas seulement de l’athéisme des Bolcheviques, mais également de l’athéisme dans notre propre pays”. “Cela me poussait à considérer la question du sacrifice”, continuait-elle dans ses conférences. Alors ce qui nous importe aujourd’hui ce n’est pas seulement le sort des seize Carmélites mais le message qu’elles nous ont laissé : que l’amour chrétien, la prière et le sacrifice sont les seuls moyens pour sauver le monde. Gertrud von le Fort a toujours considéré la prière comme l’arme la plus forte, une arme silencieuse mais efficace.

En général il se passait presque une dizaine d’années entre la première idée d’un livre et l’achèvement du travail, et personnellement je crois que dès le début des années 20 Gertrud von le Fort pensait faire de la peur le sujet d’une nouvelle. Son personnage de Blanche reflète aussi un aspect du caractère de l’auteur elle-même. Elle aussi était timide et craintive, n’aimait pas le bruit et le fracas ; très sensible et compatissante, elle souffrait du mal et des épreuves des autres. A côté de cela elle avait la capacité et l’imagination de voir et de vivre à l’intérieur des personnages qu’elle créait. Dans un poème “Stimme des Dichters” (“La voix du poète”) elle dit : “Ich habe alle Wesen bewohnt, die ich besungen... ich ging ihnen mitten durchs Herz”. - J’ai habité toutes les créatures que j’ai chantées, j’ai vécu au milieu de leur cœur”. C’était après son 90^{ème} anniversaire - trente-cinq ans après la parution de la nouvelle - que nous en parlions. Je ne me rappelle plus ce que j’ai dit, mais j’entends toujours l’exclamation de Gertrud von le Fort : “Mais moi je suis Blanche !”.

Décidée à placer Blanche parmi les Carmélites à l’époque de la Révolution, Gertrud von le Fort se mit à étudier précisément les événements de la Révolution. Elle n’a pas seulement lu l’histoire de la Révolution française d’Hippolyte Taine, mais en a tiré des extraits et recopié des pages entières, elle a étudié aussi *La prophétie de Cazotte* de François de la Harpe et naturellement le livre de Françoise Philippe,

(1) Lettre du 27 mai 1934. “Die Novelle ist keine historische Novelle. Sie entstand in den Jahren, als uns allmählich klar wurde, daß eine tiefe Bedrohung unserer christlichen Güter ausging nicht nur von der russischen Gottlosigkeit sondern auch von der Gottlosigkeit in unserem eigenen Lande”.

(2) Lettre d’Edith Stein à Sr Adelgundis le 16 février 1930 : “Nach jeder Begegnung in der mir die Ohnmacht direkter Beeinflussung fühlbar wird, verschärft sich mir die Dringlichkeit des eigenen holocaustum”. (Après chaque rencontre où je sens l’impuissance d’une influence directe, la nécessité de l’holocauste personnel s’impose à moi).

autrefois Sœur Marie de l'Incarnation qui avait survécu ; (elle a épargné bien du travail à Bernanos et aux autres !). Ainsi s'informa-t-elle sur l'œuvre du Carmel, sa vie et son esprit. Au début de l'année 1929 Edith Stein, philosophe allemande et plus tard Sœur Thérèse Bénédictine de la Croix, qui fut tuée par les nazis parce que de race juive, faisait la connaissance de Gertrud von le Fort. Plus tard elle écrivit qu'à cette époque Gertrud von le Fort travaillait déjà sa nouvelle mais n'était pas encore familiarisée avec le Carmel, mais au cours du travail elle s'en imprégna. Les deux femmes avaient la même idée du sacrifice car, en 1930 déjà, Edith Stein parle de "l'idée d'un holocauste personnel" dans une lettre⁽²⁾. En 1939, elle devait faire le même acte d'offrande que Marie de l'Incarnation dans le livre de Gertrud von le Fort.

Il y a trois aspects différents sous lesquels Gertrud von le Fort a considéré la peur dans son livre, les aspects psychologique, métaphysique et religieux. On y trouve aussi l'influence de Kierkegaard, surtout celle de son livre *La signification de la peur*. Nous avons heureusement la chance de trouver dans les papiers que la poétesse nous a laissés, beaucoup d'extraits, d'esquisses, de notes et surtout quatre pages de "Plan" (dont l'une se trouve dans l'exposition) qui nous rendent capables de connaître les pensées et réflexions qu'on ne trouve pas dans la nouvelle ; (ainsi des notes sur la Révolution, que Gertrud von le Fort considère comme une révolte contre Dieu). Elle cite Kierkegaard en disant que la peur est aussi causée par trop d'imagination, par la crainte des choses qui peuvent arriver, mais que cette peur diminuera au moment où les événements anticipés se réaliseront véritablement. Voilà une expérience qu'on a pu observer souvent : Bernanos en est un exemple, lui qui a souffert toute sa vie de l'angoisse de la mort et qui est mort très sereinement. Gertrud von le Fort, quoiqu'elle n'en parlât jamais, souffrait aussi de l'angoisse de la mort, sinon elle n'aurait pas été capable d'écrire l'histoire de Blanche.

Gertrud von le Fort considère cette peur comme une épreuve mystique imposée par Dieu. La peur de Blanche est un signe, une marque de prédestination comme victime dès sa naissance. Ce n'est pas sa faute si elle a peur, mais sa faute consiste en ce qu'elle essaie de cacher sa peur et finit même par craindre sa propre peur. Cependant en ce qui concerne le sacrifice il y a encore un autre aspect dans le livre. Gertrud von le Fort va plus loin que Marie de l'Incarnation et Edith Stein. Le sacrifice d'holocauste compris par ces dernières était une sorte de moyen pour obtenir quelque chose de Dieu - l'une voulait sauver le Royaume et l'Ancien Régime, l'autre pensait à ses peuples, les Juifs et les Allemands, alors que Gertrud von le Fort arrive à la conclusion qu'il faut se préparer au pur sacrifice, au "sacrifice de l'espoir" - ce qui veut dire : il faut offrir le sacrifice mais il ne faut rien demander en récompense. Il faut se soumettre à la volonté de Dieu comme dans la prière : "Que ta

volonté soit faite !”. Voici la faute de Marie de l’Incarnation : désirer trop la couronne du martyr et la restauration du royaume ; elle ne comprend pas que son époque a touché à sa fin.

Dans le “Plan” on trouve une note : “Le martyr doit être volontaire mais personne ne doit le souhaiter, car il oblige quelqu’un d’autre à commettre le crime”. Alors, il faut que l’on soit prêt pour le sacrifice mais laisser Dieu l’accepter ou pas. Ainsi Madame Lidoine est la vraie représentante de l’idée de sacrifice en s’en remettant à la volonté de Dieu. “Wenn Gott es verfügt” - si Dieu le demande - et alors “Opfer ohne Hoffnung” - sacrifice sans espoir.

Du reste il y a beaucoup de symboles dans la nouvelle. Les événements qui se passent sont des symboles, des présages, des choses à venir. Dans les notes on trouve plusieurs remarques significatives : “L’Ancien Régime coupable représente ici le péché du monde en général... La catastrophe du feu d’artifice au mariage du Dauphin symbolise la chute de l’Ancien Régime... La mère de Blanche choquée par la panique devient folle, elle prévoit les événements et en parle à haute voix.... L’horreur de sa mère continue en Blanche et la peur, en elle, est la marque de sa destinée”. La sang que Blanche est obligée de boire est ainsi un symbole, celui de la mort de l’âme. L’histoire de mademoiselle de Sombreuil buvant une coupe de sang pour sauver son vieux père est un fait historique dont Gertrud von le Fort s’est servie. La communion de sang avec les masses entraîne la submersion dans les masses et la destruction de l’individualité, la mort de l’âme. La mort physique est le salut de l’âme dans les mains de Dieu.

Quelques remarques sur la peur : “D’un côté la peur de Blanche est justifiée et naturelle, car le monde et les événements sont vraiment à craindre. Selon Kierkegaard “la peur est le vertige de la liberté humaine”. Dans son livre Gertrud von le Fort dit qu’il serait nécessaire d’avoir peur : “nous n’avons pas eu assez peur, car les choses se sont passées mais elles peuvent se reproduire à chaque époque”.

Dans tous les livres de Gertrud von le Fort le sacrifice chrétien joue un rôle principal. On y trouve en même temps l’influence de *L’Imitation de Jésus-Christ* de Thomas de Kempis, un livre que la mère de Gertrud von le Fort a beaucoup lu. Blanche veut rester avec Christ au jardin de Gethsemani. Gertrud von le Fort note : “Le Christ avait peur lui aussi”. Monsieur de Villeroy demande à Marie de l’Incarnation : “Où était l’ange qui consolait Blanche ? - Marie répond : l’ange n’était pas là... Blanche demande : ne pouvez-vous pas veiller avec moi pendant une heure ;... Je veux rester fidèle au Christ...”. La faute de Marie consiste à ne pas comprendre Blanche.

Dans la religion chrétienne on croit que la vie du Christ sur la terre se répète à nouveau dans l’histoire. Ainsi nombre de livres de Gertrud

von le Fort nous montrent les stations du Christ pendant sa vie terrestre. Tandis que dans la nouvelle *La dernière à l'échafaud* Blanche accompagne le Christ au jardin de Gethsémani, la demoiselle de Barby représente le Christ abandonné dans sa solitude sur la croix. Le roman *Le Pape du Ghetto* fait allusion à la passion du Christ. *Le Jugement de la Mer* nous dit : "Dieu s'est fait homme" et *La Fille de Farinata* nous rappelle la Résurrection.

On sait que la Marie de l'Incarnation historique n'était pas du tout l'héroïne que Gertrud von le Fort a faite, mais l'écrivain avait besoin d'un personnage en contraste avec Blanche et elle désirait montrer aussi que l'héroïsme ne consiste pas à ne pas avoir peur, mais à avoir peur et à surmonter la peur. "Vivre avec une telle peur c'est pire que la mort, écrit Madame Lidoine" (note dans les esquisses). Elle voulait nous dire aussi que dans le sacrifice chrétien ce n'est pas l'héroïsme qui compte, mais c'est la Grâce de Dieu qui est au travail.

Monsieur Pottier m'a rappelé qu'au début Blanche portait le nom de "de Beau". Il paraît que c'est seulement au dernier moment que Gertrud von le Fort a changé ce nom en "de la Force" - afin d'avoir le contraste car le monde considérait le peur comme une faiblesse.

Maintenant, encore quelques mots sur la "mère" de Blanche, Gertrud von le Fort. Elle est née le 11 octobre 1876, fille aînée d'un officier de l'armée prussienne. Les trente premières années de sa vie, elle a vécu dans sa famille comme les jeunes filles de cette époque. Son père fut son premier précepteur, ensuite elle fut confiée à des gouvernantes. Ce n'est qu'à l'âge de douze ans qu'elle fréquenta une école publique mais seulement pendant deux années. Après la mort de son père, sa mère fit des voyages avec ses deux filles. Toute petite fille déjà, Gertrud von le Fort écrit des poèmes et des contes (d'une orthographe horrible).

En 1908, elle se décida à suivre des cours à l'Université de Heidelberg où, jusqu'à cette époque, il était encore possible d'assister aux cours des professeurs s'ils le permettaient, sans inscription spéciale. Hélas, à son arrivée à Heidelberg, la situation avait changé. Maintenant il fallait présenter des certificats de baccalauréat d'une école publique que Gertrud von le Fort n'avait pas. Ce fut le professeur Ernst Troeltsch - celui qui dix ans plus tôt avait fait passer l'admission des femmes aux études universitaires - qui lui proposa d'aller voir le Président. Au lieu des certificats, Gertrud von le Fort lui présenta ses poèmes et nouvelles déjà publiés dans divers magazines. "Il les regarda longtemps", écrit-elle à sa mère, et elle fut admise. Personnellement, je suis d'avis que l'Esprit Saint a guidé le Président, le médecin Albrecht Koschel, qui a obtenu le prix Nobel trois ans plus tard. Car d'un côté Gertrud von le Fort profita beaucoup de ces cours pour sa grande œuvre plus tard, et d'un autre côté, il n'y avait qu'elle qui fût capable de publier *Glaubenslehre* - La

Dogmatique - d'Ernst Troeltsch, d'après ses notes prises pendant les cours, à la demande des professeurs de l'université après la mort de Troeltsch.

C'étaient des cours de théologie et de philosophie, d'histoire universelle et d'histoire de l'Eglise, auxquels elle portait le plus grand intérêt. Pendant les cours, elle prenait des notes qu'elle copiait soigneusement en les complétant à nouveau. Les papiers d'Ernst Troeltsch se sont perdus pendant la guerre, lui est mort avant de pouvoir publier sa *Dogmatique* et sa *Philosophie de la Religion*. Les théologiens actuels s'intéressent à nouveau à Troeltsch et on demande les cahiers de Gertrud von le Fort que j'ai copiés à la machine depuis. Ce travail a été très intéressant car j'ai pu constater combien ces études, notamment les cours d'Ernst Troeltsch, ont influencé Gertrud von le Fort et son œuvre.

Il faut reconnaître une importance aussi grande aux séjours de Gertrud von le Fort à Rome, surtout au premier en 1907. L'Eglise catholique l'avait toujours attirée, mais à cette époque la question d'une conversion se posa sérieusement. Cependant une vingtaine d'années devaient s'écouler avant qu'elle fit le pas. C'est le même temps qu'elle prit pour finir le roman, commencé après son retour et publié en 1927, *Le Voile de Véronique*. Toutefois, malgré sa conversion, Gertrud von le Fort n'abandonna rien de l'héritage religieux reçu de sa mère.

La famille le Fort, d'origine italienne, habitait le Piémont, certains membres de la famille étaient au service des ducs de Savoie. A cause de leur foi protestante, les ancêtres furent obligés de quitter leur pays natal et de s'installer à Genève où le nom de Lifforti se changea en le Fort. C'est via Moscou qu'une branche de la famille immigra en Allemagne aux environs de 1700. Trois membres de la branche suisse servirent le Roi Louis XVI. L'un d'entre eux fit le plan de la fuite de la famille royale, un autre trouva la mort lors de la Révolution. Jusqu'à l'invasion des Russes en Allemagne, des lettres de ces trois le Fort se trouvaient dans les archives de la famille et Gertrud von le Fort en parlait quelquefois en disant que "ces lettres lui faisaient sentir l'haleine chaude de la Révolution".

Cette histoire de sa famille a exercé une grande influence sur Gertrud von le Fort. "Les le Fort ont été présents partout" disait son père. Il éveillait en sa fille l'intérêt pour l'histoire et cela se montrera bientôt dans son œuvre. Elle consacra plusieurs poèmes aux émigrés. Le fait que ses ancêtres aient quitté leur pays natal et tous leurs biens à cause de leur foi était très important pour elle. Gertrud von le Fort et son père vénéraient le philosophe Kant. "La loi morale en moi", c'est-à-dire il faut toujours agir selon la conscience, c'était la maxime de Gertrud von le Fort.

Pour notre auteur l'histoire n'est pas quelque chose de passé, elle la

considère comme “une présence seulement plus silencieuse”, car “tout ce qui a été commencé une fois continue, aucune force ne peut défaire ce qui a été fait une fois”. Ce n’était pas seulement à cause du Troisième Reich que Gertrud von le Fort choisit le passé mais afin de montrer un problème actuel plus nettement, “car un problème se voit plus clairement, c’est comme une chaîne de montagnes que l’on voit plus clairement si l’on n’est pas trop près”. Nous venons de voir que, dans la nouvelle *La dernière à l’échafaud*, Gertrud von le Fort traite un problème très actuel à son époque et qui reste très actuel aujourd’hui.

Après la première guerre mondiale, Gertrud von le Fort chercha un domicile en Bavière et le trouva à Baierbrunn près de Munich où elle demeura jusqu’en 1939, date où elle s’installa à Oberstdorf. C’est là qu’elle demeura jusqu’à sa mort, le jour de la Toussaint 1971, à l’âge de 95 ans.

Pendant les dix dernières années de sa vie, j’ai été sa secrétaire et ai vécu avec elle. Avant sa mort, elle m’avait demandé de ranger ses papiers et je n’ai pas seulement trouvé beaucoup de détails intéressants concernant son œuvre, mais aussi des notes et des correspondances me permettant de mieux connaître la personnalité de Gertrud von le Fort, en particulier à l’époque précédant mon service auprès d’elle.

P.S. : un article plus détaillé est en préparation dans lequel nous publierons également les quatre pages du “Plan” et d’autres notes et commentaires sur la nouvelle La dernière à l’échafaud.

*

* *

DÉBAT

Joël Pottier : Avec votre permission je vais raconter une anecdote que votre modestie vous a interdit de raconter. La première fois où l’on trouve le nom de Blanche de la Force dans l’œuvre de Gertrud von le Fort c’est dans un projet de nouvelle, et Blanche est à ce moment là une nièce de l’amiral de Coligny, elle porte le nom de la Chevalerie.

Eléonore von La Chevalerie : J’avais oublié de le dire. La première conception d’une idée jusqu’au baptême de l’enfant, ça a pris plus de dix ans ; et aussi la conversion de Gertrud von le Fort. J’ai trouvé des livres de Mère Marie de Notre-Dame de Maylis, des religieuses de Marie Réparatrice à Rome, qui datent de 1910 ; il y est déjà question de conversion à la religion catholique. La sœur de Gertrud von le Fort m’a raconté, qu’à l’âge de seize ans elle a déjà pensé à une conversion et un prêtre lui a dit : “Non, vous êtes trop libre, ce n’est pas pour nous”. Gertrude von le Fort a toujours dit : “Tout ce qui doit se faire a besoin d’une longue période avant”. Avec sa conversion c’était la même chose. Pendant la première guerre, toutes les questions personnelles étaient balayées. Mes amis protestants m’ont demandé pourquoi Gertrud

(3) Ernst TROELTSCH : *Glaubenslehre*, München, 1925.

von le Fort s'était tournée vers l'Eglise catholique. J'ai essayé de suivre son chemin. Tous les gens sensibles, tous les artistes, les poètes, les peintres pensent avec des symboles et l'Eglise leur donne mieux les images. C'est une raison parmi d'autres. Une autre raison c'est l'impression de Rome. J'ai été à Rome en 1975 et j'ai essayé de marcher sur les traces de Gertrud von le Fort et j'ai visité les sœurs de Marie Réparatrice. J'ai lu un livre de Marie de Maylis et elle m'a rappelé un peu sainte Thérèse d'Avila. L'impression de Rome, c'est la chrétienté pas encore divisée, les débuts et Rome centre du monde. C'est une impression très grande que de rencontrer Marie de Maylis et de faire une expérience de liturgie à Rome. Elle y était aux environs de Pâques, elle a vu toute la liturgie de Pâques. Elle ne pouvait faire rien d'autre que d'entrer dans l'Eglise. Après la guerre il y eut la chute de l'empire allemand, tout fut différent mais l'Eglise restait éternelle, "Per Saecula saeculorum". Très impressionnée, quand elle a été à Rome pour finir d'écrire son livre "Le voile de Véronique", qu'elle a commencé également en 1910, elle a sauté le pas. Pour elle c'était une autre manière d'être chez elle. Elle a toujours dit : "C'est une pièce d'amour que j'ai trouvée, on ne peut pas surmonter les différences par des idées, par la logique, mais seulement par l'amour".

William Bush : Sur les origines de Blanche, combien Gertrud von le Fort était profonde dans la vision , et cette vision s'accorde parfaitement bien avec ce que j'ai découvert sur les grands martyrs historiques, c'est à dire que le martyr est une grâce. Elle a dit cela. Cela me semblait son point de départ en écrivant cette histoire de Blanche, qui a fait fortune dans le monde littéraire, mais finalement les martyrs historiques c'est la même chose.

Eléonore von La Chevallerie : Le martyr chrétien ce n'est pas de l'héroïsme, c'est la grâce de Dieu. Dieu n'a pas choisi le personnage fort mais la personne faible pour montrer sa grâce. Pour le reste, Marie de l'Incarnation a demandé aussi le sacrifice, puisque pour elle son sacrifice consistait en sacrifier le sacrifice. Ce qu'elle désirait le plus c'était la couronne de martyr et le sacrifice pour sauver le Roi. Elle devait sacrifier tous ses désirs. Il y a des idées sur la nécessité de la peur qui fait partie de la vie humaine, sur les révolutions. Gertrud von le Fort écrit : "Chaque révolution est une émeute envers Dieu". M. de Villeroz : "Les peuples doivent savoir que le chaos viendra si les gouvernements sont abolis". Dès qu'on lit son livre on trouve plus d'idées, de réflexions, et naturellement j'espère qu'on pourra un jour publier toutes ses esquisses.

Claude Gendre : Je voudrais aussi donner un témoignage personnel, comme mon ami M. Pottier, Mme Eléonore von la Chevallerie, avec une anecdote. Au début des années soixante, j'étais militaire, je faisais mon service en Allemagne avec trente centimes par jour, plus de permission, pas de bibliothèque à côté, et je voulais faire mon diplôme d'études supérieures sur Gertrud von le Fort et Bernanos. La première chose que j'ai réussie, c'est de trouver l'adresse de Gertrud von le Fort, je lui ai écrit pour lui demander de m'aider. Et c'est Mme Eléonore von La Chevallerie qui, au nom de Gertrud von le Fort, m'a envoyé son ouvrage, mais aussi a eu la patience et la bonté de m'envoyer une bibliographie complète, de me recopier même l'article de Bernt von Heiseler, le grand poète dramaturge, ami de Gertrud von le Fort qui dit : "c'est une œuvre que l'on doit lire". Et c'est un peu grâce à elle que j'ai fini mon diplôme, avec aussi l'aide de l'ami de Bernanos, son confesseur au Brésil, qui lui avait conseillé de rentrer en France, le Père Paulus Gordan, qui m'a invité dans son abbaye de Beuron et m'a offert le voyage et l'hospitalité avec ma fiancée. Et c'est grâce à ces deux fausses permissions que j'ai pu commencer mes travaux sur Bernanos. Merci, Madame.

Joël Pottier : Je reviens sur un point de biographie qui est souvent inexact dans les ouvrages de référence française. On dit, par exemple dans le "Dictionnaire universel des Lettres", que Gertrud von le Fort a écrit sa nouvelle "La dernière à l'échafaud" dans un monastère de bénédictines où elle aurait trouvé refuge lorsqu'elle a eu peur du nazisme. Ceci est tout à fait inexact. Je crois que la première qui a lancé cette idée était Hille Kaufmann dans sa thèse sur Bernanos et cela a été repris par mon collègue Jean-Jacques Pellet. Tout cela est inexact. Que Gertrud von le Fort ait eu peur de la montée du nazisme, c'est certain, mais en réalité elle a conçu sa nouvelle, comme l'a dit Eléonore von La Chevallerie, dès le début des années vingt, il faut voir derrière la Révolution française la chute de l'empire allemand en 1918 ; c'est quelque chose qui l'a frappée dans sa propre famille. La crainte du péril bolchévique, c'est cela qui a été son

point de départ. Qu'ensuite "La dernière à l'échafaud" soit devenue, en quelque sorte, une arme par destination contre le nazisme, c'est évident. Dans le passage que Eléonore von La Chevallerie a cité où il est dit qu'il ne faut pas souhaiter le martyr, le début de la phrase c'est : "Le bolchévisme ne peut être surmonté que par le sacrifice". Donc c'était bien sa préoccupation majeure. Ensuite, par l'évolution historique que l'on sait, la peur du nazisme.

Mme Botton : Quand je lis "La dernière à l'échafaud", il y a toujours un passage qui m'arrête, c'est le passage avec le verre (ou la coupe) de sang. Quel symbole Gertrud von le Fort donne t-elle à cette obligation ? On ne sait pas vraiment qui va boire ce verre de sang. Est-ce qu'elle a donné des explications.

Eléonore von La Chevallerie : C'est le symbole d'une autre communion. Il existe cette histoire de Mlle de Sombreuil qui avait dû boire le sang ; je crois que c'est historique, d'après ce que je sais. Pour Gertrud von le Fort, c'est le symbole de la mort, de l'âme, en communion avec les masses, avec le peuple. Au lieu de boire le sang du Christ on boit le sang offert par la mort. Pour Gertrud von le Fort, psychiquement Blanche est morte après cette boisson, et cela montre que peut-être elle ne sait rien de son propre personnage. Mais la mort physique c'est la résurrection. C'est aussi la mort d'une culture et de sa classe sociale.

Tout cela est symbolisé ; c'est aussi la fin d'une époque, ce qui ne signifie pas la mort de l'âme, c'est autre chose. Marie de l'Incarnation, d'une certaine manière, avait aussi craint la chute de sa classe, de sa culture. Et aussi Gertrud von le Fort a dit : "Les révolutions marquent la peur de la fin d'un époque". Cela se voit dans "La fille de Farinata", et dans d'autres livres aussi.